

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BUL-
LIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 3 Aout 1865.

BULLETIN.

Les nouvelles d'Espagne sont inquiétantes. Quelques journaux de la Péninsule disent que des bandes légitimistes ont paru dans les montagnes de Soria (Vieille Castille). — D'autres bandes ont paru dit-on, vers Guadalaxara.

Les protestations des évêques de Tarazona et d'Orna, contre la reconnaissance du royaume d'Italie ont été déferées au Conseil d'Etat.

L'arrivée de la reine d'Espagne dans les provinces Basques donne une nouvelle confirmation au bruit de l'entrevue projetée entre Sa Majesté et l'Empereur. S'il faut en croire la *Boersenhalte* et la *Epoca* on pourrait s'attendre à la prochaine reconnaissance de l'Italie par l'Autriche, et le cabinet de Madrid, voulant être conséquent avec lui-même, préparerait une seconde reconnaissance, celle du royaume de Grèce.

Un journal italien, le *Diritto*, affirme que les négociations, entre Rome et l'Italie, sont déjà reprises. Le *Diritto* laisse entendre que c'est le roi Victor-Emmanuel lui-même qui a de nouveau et directement entamé les pourparlers avec la cour de Rome; le ministère y serait complètement étranger.

Au langage que tiennent les organes officiels du cabinet prussien, dit la *Correspondance Havas*, on serait tenté de croire que M. de Bismark veut avoir raison de tout le monde à la fois, des députés, des libéraux de Prusse, des populations des Duchés et de la Confédération aussi bien que de l'Autriche. C'est beaucoup de monde à intimider ou à discipliner, et le premier ministre du roi Guillaume, malgré son ardeur et son habileté ne nous paraît pas de force à mener à bonne fin, une aussi grosse entreprise. Le *Moniteur* d'hier, publie une lettre de Francfort, qui n'est pas de nature à rendre la situation meilleure pour M. de Bismark. Nous y trouvons en effet la constatation « de l'insuccès avoué » des négociations

entamées entre Berlin et Vienne, et la preuve du but anti-prussien des dernières démarches de la Bavière et de la Saxe auprès de la Diète germanique. Il n'est pas besoin de forcer les interprétations, pour tirer de ce double fait une conclusion décisive.

Les dernières correspondances de Berlin ne dissimulent pas du reste, le véritable état de choses. « On peut prévoir disent-elles, que d'ici à quelques semaines, la rupture entre les deux grandes puissances allemandes doit être un fait accompli, ce qui ne veut pas encore dire que la conséquence inévitable de cette rupture doit être la guerre. » Nous sommes entièrement de cet avis. Bien plus, nous serions enclins à croire, que sous le coup de tant menaces, les conseillers du roi Guillaume commencent à faiblir sinon à reculer. On le reconnaît déjà à Berlin, les dernières mesures arbitraires exécutées avec si peu de ménagements dans les duchés par les autorités prussiennes, ne serviraient qu'à mesurer le commencement de la retraite, comme autrefois l'empressement avec lequel on mettait en avant la candidature du Grand-Duc d'Oldenbourg, n'a guère eu d'autre but que d'exercer une certaine pression sur le duc d'Augustenbourg. Attendons toutefois la confirmation de cette appréciation qui n'est encore qu'hypothétique. Les rapports envoyés par M. de Blome à Vienne, indiquent clairement les hésitations et les variations qui se manifestent du jour au lendemain dans l'entourage du roi Guillaume.

En tout cas, dit en terminant la *Correspondance Havas*, on est presque partout convaincu que si l'entente ne peut s'établir avant que le roi ne parte pour Gastein, la Prusse restera plus que jamais impuissante à rien terminer. Or, quand on veut vaincre les obstacles de haute lutte, c'est être à demi battu que d'être contraint à l'empêcher.

En Autriche, une amnistie vient d'être accordée à la presse

J. REBOUX.

Un incident qui mérite d'être noté, dit un journal, a marqué les dernières séances du conseil provincial d'Anvers. Le 26, un membre de cette assemblée, M. S-loyns, prononçait les paroles suivantes :

« Si dans cette session, la députation d'Anvers conserve un certain calme, c'est qu'elle se trouve dominée par l'impression pénible que lui cause la maladie de l'auguste roi Léopold; mais si le ciel venait à le ravir à notre affection, la tranquillité du règne de son successeur dépendrait, je le crains fort, de l'attitude que son ministère prendrait à notre égard. »

Dans la séance du lendemain le gouverneur d'Anvers ayant protesté contre ces paroles en les qualifiant de révolutionnaires, M. S-loyns a déclaré qu'il n'avait pas eu l'intention de porter atteinte à la royauté. Mais a-t-il ajouté, « nous avons des ministres responsables, et nous sommes en droit de les attaquer. Pour le reste, j'ai émis simplement une opinion personnelle : c'est une crainte que j'ai exprimée. »

L'incident n'a pas eu de suite, mais il est un indice significatif des conséquences que peut avoir la mort du roi Léopold pour la situation intérieure de la Belgique.

L'état de santé du roi Léopold est meilleur depuis quelques jours. On dit que sa Majesté se rendra à Ostende après avoir reçu la visite de la reine Victoria.

Les journaux d'Alexandrie sont remplis de détails sur le rôle honorable que le consulat général de France et diverses notabilités françaises ont joué dans cette ville depuis l'invasion du choléra. L'ambulance établie dès le début au consulat de France a rendu les plus grands services sans distinction de nationalités. Douze lits recevant à toute heure du jour et de la nuit les malades, qui trouvaient là des médicaments, des remèdes, des infirmiers exercés, la surveillance active du consul, M. Outrey, de l'éleve consul, M. Tricou, et des autres fonctionnaires du consulat, tout cela a produit dans Alexandrie une sensation profonde.

M. Bravay, député au Corps législatif, s'est également signalé par son courageux dévouement. Le 7 juillet, il parcourait avec M. Outrey l'hôpital européen et l'asile des orphelins, prodiguant aux malades, non seulement des encouragements et des marques de sympathie, mais aussi de larges marques de sa bienfaisance et de sa générosité. L'arrivée de M. Bravay à Alexandrie, au moment où le choléra sévissait

avec le plus d'intensité, avait produit dans cette ville un effet d'autant plus grand, qu'il contrastait avec la panique universelle qui avait saisi toute la colonie étrangère.

On évalue à 60,000 le nombre des Européens, Grecs de tous pays et Levantins qui ont quitté l'Egypte depuis l'invasion du fleau. Beyrouth, les îles de l'Archipel, Malte, l'Italie et Marseille ont reçu cette foule d'émigrants. Jamais le choléra qui cependant n'est pas nouveau en Egypte, n'y avait produit une pareille désertion.

On mande de Washington, le 18 juillet :

« Quelques journaux ont prétendu que M. le marquis de Montholon avait adressées observations au cabinet de Washington à propos de la concentration d'une nombreuse armée au Texas. Cette assertion est erronée. M. de Montholon n'a formulé ni ne formulera d'observations à ce sujet. Si des explications doivent être demandées au gouvernement américain c'est M. Drouyn de Lhuys qui s'adressera directement à M. Bigelow.

Le ministre de France est dans les meilleurs termes avec M. Stewart, lequel regarde le discours de M. Blair comme une attaque personnelle. M. de Montholon entretient aussi les meilleures relations avec le président Johnson, dont le seul désir est que les Français ne fondent pas d'établissement permanent pour eux-mêmes au Mexique. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 1^{er} août.

La *Correspondance Zeidler*, dit qu'on s'attend à ce qu'une crise dynastique et sociale dans les principautés danubiennes vienne fournir des éléments pour hâter une entente dans la question des duchés de l'Elbe.

Londres, 1^{er} août.

M. Edward Thoruton, actuellement ministre britannique près la République argentine, a été désigné pour remplir une mission spéciale auprès de l'Empereur du Brésil.

Valencia, 2 août.

Ce matin, à 6 heures 50 minutes, le *Great Eastern* était à 1,050 milles de distance.

A 7 heures 50 minutes la longueur de cable immergé atteignait 1,200 milles. Tout va bien.

Bruxelles, 1^{er} août.

La loi émanée de l'initiative de la droite au sénat, et obligeant les électeurs à fournir la preuve du paiement effectif du cens, a été adoptée à la Chambre des représentants par 56 voix contre 3.

Brest, 2 août.

L'Océan annonce que la corvette à hélice *Vénus* prend son armement définitif pour se rendre sur la côte occidentale d'Afrique, sous le commandement d'un officier général.

Florence, 1^{er} août.

Le marquis Tagliacarne partie pour Madrid, le 4 de ce mois. Il y a eu hier à Ancône, 25 décès et aujourd'hui 22.

Marseille, 2 août.

Les lettres de Constantinople sont du 26 juillet. Les décès, par suite du choléra, s'étaient élevés dans cette capitale à environ 200 en huit jours. Le fleau était signalé à Jaffa, Candie, Smyrne et Beyrouth; mais il ne faisait nulle part de grands progrès. A Smyrne beaucoup d'habitants avaient émigré.

Marseille, 2 août.

On a reçu la nouvelle que le *Maris* des Messageries-impériales avait quitté Alexandrie, le 30 juillet, avec les passagers et les marchandises arrivés de l'Indo-Chine à Suez.

Constantinople, 31 juillet

Le vice-roi est parti pour Alexandrie. Les rapports officiels constatent qu'il y a eu hier, 160 décès par suite du choléra dans la capitale ou dans les villages du Bosphore.

Madrid, 1^{er} août.

Les protestations des évêques de Tarazona et d'Orna contre la reconnaissance du royaume d'Italie, ont été déferées au Conseil d'Etat. On dit que des partis carlistes ont été signalés dans le Guadalaxara. La *Epoca* assure que quelques bandes de légitimistes se sont montrées dans les montagnes de Soria (Vieille Castille) en poussant le cri de : *Vive l'Espagne et le Catholicisme*.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 AOUT 1865

— N° 20 —

LE ROMAN

D'UN

HÉRITIER

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE VII.

ROBERT MAZEROLLE A HENRI DE SAULNES.

(Suite.)

« A mon arrivée à Longlaville, a-t-il ajouté, j'ai appris que vous étiez ici, avec mademoiselle votre sœur. Je n'ai pu résister au désir de venir aussitôt présenter mes compliments et mes témoignages de sympathie aux deux enfants de mon excellent ami, M. Mazerolle. La Providence m'a donné, comme à lui, deux enfants, un fils et une fille. Si vous voulez bien faire une excursion à Longlaville, je vous montrerai notre petit ermitage, et nous serons tous trois fort heureux de vous recevoir. Ma fille, je vous en préviens, va probablement, dès qu'elle vous connaîtra un peu,

vous questionner sur vos voyages. Elle est avide d'instruction, passionnée pour l'étude, et, entre nous, un peu savantasse, ma chère Flore. Vous ne me trahirez pas, si je vous dis en confidence qu'elle a voulu apprendre le grec, et qu'elle fait des vers. Je crois même qu'elle a concouru en secret aux jeux floraux; bonne fille, du reste, et pleine de cœur et inébranlable dans le sentiment du devoir. Après la mort de sa pauvre mère, elle s'est promis à elle-même de ne plus me quitter. Plus d'une fois, on l'a offert de très-beaux partis; plus d'une fois, moi-même je l'ai engagée à se marier. Rien n'a pu la détourner de sa résolution : « Je me dois à mon père avant tout, » a-t-elle répondu à ceux qui insistaient pour qu'elle acceptât leurs offres matrimoniales. « J'ai fait vœu de ne pas le quitter. C'est un devoir sacré auquel je ne puis manquer. »

« Ah ! monsieur, un père est bien heureux, lorsque le ciel lui accorde une fille pareille. Quant à mon fils, c'est un vif et joyeux garçon, qui ne songe qu'à user gaiement de la vie, et ne se soucie nullement de la fortune. Je crois pourtant que tout en dansant et chantant, il fera très-bien son chemin. Le voilà licencié en droit, attaché au cabinet de M. le préfet de la Moselle. Il plaît à ses chefs, comme à ses camarades, et, sans qu'il y paraîsse, il est assez avisé. Dans quelques années, j'espère qu'il sera nommé conseiller de

préfecture, puis secrétaire-général, puis enfin, qui sait ? J'aurai peut-être, avant de mourir, la joie de compter monsieur mon fils au nombre des hauts fonctionnaires à qui le roi confie l'administration des départements. »

En parlant ainsi, M. Fliteau avait un air de franchise et de bonhomie vraiment agréable à voir.

« Cela peut vous paraître singulier, a-t-il dit en riant, que je cause ainsi avec vous, à notre première rencontre. Que voulez-vous ? Je suis ainsi fait. J'ai un besoin d'expansion auquel je résiste difficilement; puis vous êtes le fils de M. Mazerolle, et je me laisse aller au plaisir de m'entretenir avec vous comme je m'entretenais avec lui. Mais, pour compléter l'agrément de ma journée, oserais-je vous prier de me présenter à mademoiselle votre sœur ? »

Je l'ai conduit près de Marie, et il a été pour elle d'une courtoisie et d'une bonne grâce parfaites.

Enfin, après une conversation qui a bien duré une heure, et qui ne m'a point paru longue, il nous a quittés en nous faisant promettre d'aller prochainement visiter ce qu'il appelle son petit ermitage de philosophe.

Qu'en dis-tu, mon cher Henri ? N'est-ce pas un bonheur que j'aie reçu une telle visite dans mon état d'agitation ? M. Fliteau me paraît avoir une position honorable

Tout en lui indique un homme bien élevé et distingué. L'hommage qu'il a rendu à la mémoire de mon père vaut certainement mieux que celui dont je désirais recevoir quelque expression parmi les habitants de Saulnes. Il a suffi pour apaiser le trouble de mon esprit et me rendre le calme. Désormais, je puis reprendre tranquillement le cours de ma vie habituelle avec ma douce Meyote. Les papillons noirs, ou les *blue devils*, comme on les appelle, je crois, dans la nebulieuse Angleterre, qui a peut-être répandu dans notre pays cette fatale engeance, ne viendront plus m'agacer, m'irriter dans mes lectures et mes promenades, et bientôt nous irons voir notre aimable voisin. Mais d'abord j'attends une lettre de toi, et je la désire comme si j'étais encore inquiet. Si je n'ai plus pour moi l'inquiétude que je te manifestais il y a deux jours, j'en ai une très-vive pour toi. Il me tarde de savoir si tu as revu Mlle Berthe, si ses parents ne sont pas complètement séduits par le succès de la mission que tu viens de remplir, et si l'y a encore quelque obstacle à ton mariage.

Adieu, mon cher Henri. Tout à toi.

ROBERT.

Henri répondit immédiatement à Robert par une de ces longues lettres dans lesquelles une vive amitié s'alliait à une sage raison. Il le réprimandait doucement de

se laisser aller avec trop de facilité à ses subites impressions, lui représentant qu'il y a en nous deux facultés que nous devons tâcher de ne pas disjoindre : l'une de sensibilité, à laquelle il est d'oux parfois de s'abandonner; l'autre de réflexion, qui doit contrôler et au besoin modérer la première. Il me semble, mon cher Robert, lui disait-il, que tu as pris trop à cœur l'indifférence et même, si tu le veux, la rudesse des paysans de Saulnes, qui sont peut-être tout simplement jaloux de la fortune, qui ne te connaissent pas encore, et, avant de se rapprocher de toi, l'observent. Il ne faut pas nous imaginer que nos paysans ressemblent à ceux que nous voyons dépeints dans les idylles de Théocrite et de Virgile, dans les galantes bergeries du dix-septième siècle et les images fictives de Gessner. Dans leur état de laboureurs, de pâtres, de bûcherons, de manoeuvres, ils ne peuvent avoir ces délicatesses de sentiment engendrées par une autre condition sociale et développées par une autre éducation. Quand ils rentrent le soir, fatigués de leur tâche, à leur pale foyer, instinctivement ils se demandent pourquoi ils sont soumis à ce sort rigoureux, et pourquoi il y a autour d'eux tant de gens qui n'ont qu'à se laisser vivre dans les plaisirs de l'oisiveté, dans les récréations de l'esprit et les jouissances du luxe. Leur ignorance les rend déliants, leur pauvreté les rend injustes. S'ils ne